

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

La Femme

(Pour la Famille)

I.

Il est un mot si plein de poésie
Qu'on ne le dit qu'avec l'accent du cœur.
Ce mot est tout de miel et d'ambrosie ;
Ce mot veut dire : amour, paix et bonheur.
Ce mot n'est beau que sur la lèvre pure
D'où le mensonge est à jamais banni ;
C'est le ruisseau qui n'a de doux murmure
Que sur les fleurs et sur le sable uni.
Laissez ce mot par qui tout s'illumine,
Vous qui mettez les sens avant l'esprit ;
Il appartient à la langue divine,
Jésus est mort pour lui rendre son prix.
Ne dites pas que vous aimez la femme ;
Lorsque votre œil ne voit que sa beauté.
L'amour veut plus ; l'amour est une flamme
Qui pour vestale aime la chasteté.

II.

Quel éclat doit ce sexe à sa vertu suprême !
Mais ne le trouve-t il que sous le diadème ?
A l'exercer partout son cœur est empressé.
Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé,
Le malade indigent et qui n'a point d'asile,
Reçoivent un secours trop souvent inutile :

Là, des femmes, portant le nom chéri de sœurs,
D'un zèle affectueux, prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit longtemps dans un saint monastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre ;
Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
O courage touchant ! ces tendres bienfaitrices,
Dans un séjour infecte où sont tous les supplices,
De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins ;
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
Et réparant ce lit, témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite amitié.
De l'humanité même elles semblent l'image ;
Et les infortunés que leur bonté soulage,
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.
Nul mieux qu'elle ne sait le mot qui sauve et touche ;
Les conseils s'imposent en passant par sa bouche.
A l'âme comme au corps elle donne du pain ;
Les dons doublent de prix en passant par sa main.
Dans le monde combien de nobles créatures
Ont manqué leur effet en forçant leurs natures !
Savoir faire le bien avec simplicité,
C'est le don du génie et de l'humilité :
Et qui plus que la femme a ce don de lumière ?
Ses jours ne sont si pleins que grâce à la prière
Qui maintient notre vie en ce sage milieu
Où l'on touche aux humains sans s'éloigner de Dieu.
Je comprends sa gaîté, son séduisant empire ;
Je comprends sa surprise en voyant qu'on l'admire :
Du bonheur d'obliger qui connaît les appas,
S'étonne, avec raison, qu'on ne l'imité pas.
Rien peut-il égaler ces voluptés célestes
Qu'entraînent après eux ces dévouements modestes ?
Sait-on bien tout le prix d'un sourire éveillé
Sur un visage sombre et de larmes mouillé ?
Pour charmer une oreille est-il une harmonie
Comparable à la voix qui loue et remercie ?
Qu'importe qu'ici-bas les ingrats soient nombreux,
Si quelqu'un se souvient qu'il nous doit d'être heureux

III.

O compagne assidue, intelligente amie,
Trésor de bons conseils que Dieu prête ici-bas,
Ornement du foyer, complément de la vie,

Mes vers ne te tromperont pas.

Mon luth n'imité point la harpe éolienne
Qui jetait des accords sous le moindre zéphir :
Pour faire palpiter une lyre chrétienne,

Il faut plus qu'un léger soupir.

Je ne profane point le don de poésie ;
Je veux que la vertu respire en mes accents ;
J'aime à brûler ma lèvre au charbon d'Isaï

Avant de moduler mes chants.

Oui, je te chanterai, chef-d'œuvre incomparable
De grâce, de douceur, d'amour, de majesté ;
Mes yeux ont découvert le secret admirable

De ton admirable beauté.

IV.

Dieu te créa si belle
Pour rendre l'homme heureux,
Pour qu'en toi tout rappelle,
A l'âme qui chancelle,
La promesse des cieux.

Ton gracieux visage

Est la riante page
Où son cœur lit l'espoir.
Ton front que rien ne ride,
Dans cet exil aride,
Est l'onde au doux miroir.

Tes yeux sont la lumière

Qui brille la première
Pour l'enfant au berceau ;
Ton cœur durant l'orage,
Est, dans son court voyage,

Le port à son vaisseau.

Ton sourire est rosée

Pour toute âme brisée
Sous le poids des malheurs.
Ta lèvre pure exhalé
Une odeur virginale
Comme celle des fleurs.

Ta main que l'enfant presse,
Que son baiser caresse,
Et que l'époux attend,
Est l'appui de tout âge
Et le canal d'usage
D'où l'aumône descend.

Ta douce parole
Est un fleuve de miel
Qui charme et qui console ;
Oui, tu n'es qu'un symbole,
Qu'un avant-goût du Ciel.

V.

Va, magnifique créature
Que Dieu créa par lui
Tige si charmante et si pure
Dont il se fait l'appui ;
Va, circule sur notre terre
Comme un air pur,
Et sois sur notre ciel sévère
Un point d'azur,
Que tout homme t'aime et t'honore,
Ange d'amour,
Et te retrouve pure encore
A chaque jour.
L'enfant te doit son innocence
Dans son berceau ;
Reste toujours sa providence
Jusqu'au tombeau.
Fais-toi la ressource abondante
Des malheureux,
Et la céleste confidente
Des cœurs pieux
Qu'un parfum de vertus autères
Suive tes pas
Et révèle aux âmes sincères
Ses deux appas.
Va, sois pour tout homme une étoile
Dans la terrestre nuit ;
Qu'il mette sans crainte à la voile
Quand la femme conduit.

MARGHERITA.

LE BRAVE HOMME

Pendant la nuit orageuse du 31 août 1777, vers les neuf heures du soir, un navire sortit du port de La Rochelle, chargé de sel, monté de huit hommes et de deux passagers, approcha des jetées de Dieppe. Le vent était impétueux et la mer si agitée, qu'un pilote-côtier essaya en vain quatre fois de sortir pour diriger son entrée dans le port. Bousard, l'un des autres pilotes, s'apercevant que celui du navire faisait une fausse route qui le mettait en danger, tenta de le guider avec le porte-voix et les signaux ; mais l'obscurité, le sifflement des vents, le fracas des vagues, et la grande agitation de la mer, empêchèrent le capitaine de voir et d'entendre : bientôt le navire, ne pouvant plus être gouverné, fut jeté sur le galet, et échoua à trente toises de la jetée.

Aux cris des malheureux qui allaient périr, Bousard, sans s'arrêter aux représentations qu'on lui faisait et à l'impossibilité apparente du succès, résolut d'aller à leur secours. D'abord il fait éloigner sa femme et ses enfants, qui voulaient le retenir ; ensuite il se ceint le corps avec une corde dont le bout était attaché à la jetée, et se précipite au milieu des flots.

Les marins seuls, ou ceux qui ont considéré de dessus une éminence les vagues irritées et leurs ondulations, surtout aux environs d'un objet qui leur résiste, peuvent se former une idée du danger auquel il s'exposait. Après des efforts incroyables, Bousard atteignit cependant la carcasse du navire, que la fureur de la mer mettait en pièces, lorsqu'une vague l'en arracha et le rejeta sur le rivage. Il fut ainsi vingt fois repoussé par les flots, et roulé violemment sur les galets. Son ardeur ne se ralentit point : il se replonge à la mer ; une vague furieuse l'entraîne sous le navire. On le croyait mort, lorsqu'il reparut, tenant entre ses bras un matelot qui avait été précipité du bâtiment, et qu'il apporta à terre sans mouvement et presque sans vie.

Enfin, après plusieurs tentatives inutiles, entouré de débris

qui augmentaient encore le danger, il parvient au navire, s'y accroche, et y lie sa corde. Bousard ranime et soutient l'équipage ; il fait toucher aux matelots cette corde salutaire qui leur trace un chemin au milieu des ténèbres et des flots ennemis. Il les porte même quand les forces leur manquent ; il nage autour d'eux comme un ange tutélaire, et, luttant contre les vagues qui redemandent en rugissant leurs victimes, il en dépose sept sur le rivage.

Epuisé par son triomphe même, Bousard gagne avec peine la cabane où le pavillon est déposé ; là il succombe, et reste quelques instants dans un état de défaillance effrayant.

On venait de lui donner des secours, il avait rejeté l'eau de la mer, et il reprenait ses esprits, lorsque de nouveaux cris frappèrent ses oreilles. La voix de l'humanité, plus efficace que toutes les liqueurs spiritueuses, lui rend sa première vigueur ; il court à la mer, s'y précipite une seconde fois, et est assez heureux pour sauver un des deux passagers qui était resté sur le bâtiment, et que la faiblesse avait empêché de suivre les autres naufragés. Bousard le saisit, le ramène, et rentre dans la maison suivi de huit échappés à la mort, qui le proclament à haute voix leur sauveur. Des dix hommes qui montaient le navire, il n'en périt que deux ; leurs corps furent retrouvés le lendemain sur le galet.

Les habitants de Dieppe témoignèrent par leurs applaudissements de toute l'admiration que leur inspirait la conduite de leur courageux concitoyen, qui mille fois avait exposé sa vie, dans de pareilles occasions, pour sauver celle de malheureux naufragés. On lui donnait généralement le nom de *brave homme*, nom qu'il justifia tant de fois par son intrépidité et son dévouement héroïque à l'humanité. Il employait tous ses instants à surveiller nuit et jour le port et la jetée de Dieppe. A la moindre apparence d'agitation de l'Océan, ou de quelque navire ou barque en détresse, Bousard s'élançait dans les flots, muni de cordes, et dirigeait l'équipage vers le port. Si la mer en fureur s'y opposait et s'il ne pouvait conduire le bâtiment, il

se saisissait des matelots et des passagers, et les remettait en détail sur le rivage.

Dans le courant de l'automne 1785, le brave Bousard s'aperçut, vers le milieu de la nuit, qu'une barque périssait à peu de distance des jetées. Attiré par les cris des malheureux qui se débattaient dans les flots, il leur jeta des cordes, dont il avait toujours le plus grand soin de se pourvoir, et appela à son secours ceux qui se trouvaient sur le rivage à portée de l'entendre.

L'obscurité était si grande qu'il ne pouvait apercevoir ceux qui étaient dans le péril, et qu'eux-mêmes avaient de la peine à distinguer le faible secours qu'on leur présentait. Le fils de Bousard était du nombre de six hommes naufragés ; il fut assez adroit pour s'emparer d'une corde qui l'aurait conduit promptement sur la jetée ; mais voyant à ses côtés un malheureux enfant de quatorze ans, dont les forces étaient déjà épuisées, et qui se laissait entraîner par les vagues, en digne fils du *brave homme*, il résolut, au risque de sa vie, de le sauver du danger. Pour y parvenir plus sûrement, il lui passa le bout de la corde sous les bras et se la passa lui-même entre les cuisses. Ce double fardeau la fit rompre ; un cri de celui qui tenait cette corde avertit Bousard père de l'accident ; il en jeta promptement une autre que son fils saisit. Ce jeune homme intrépide s'était décidé à ne pas abandonner dans une situation si critique cet enfant qu'il avait pris sous sa sauve-garde, qui s'attachait fortement à lui, et qui plongeait dans la mer chaque fois qu'il lâchait prise. Il le lia de nouveau avec une seconde corde, et fut assez heureux, avec l'aide de son père, pour le remonter, ainsi garotté, sur la jetée, à plus de dix-huit pieds d'élévation du niveau de la mer. Trois autres furent également enlevés aux flots par le secours des cordes de Bousard.

Cette belle action de Bousard fils, qui s'associait à la gloire de son père, n'était point le coup d'essai de son courage ; en 1784, il avait déjà sauvé la vie à quatre naufragés. La chambre de commerce lui décerna une médaille d'argent, et ce jeune homme ne cessa jamais de donner des preuves de ce dévouement qui a valu à son père le nom de *brave homme*.

L'ABBÉ LAURENT.

Position du corps pendant le sommeil.

Il vaut toujours mieux dormir du côté *droit*, l'estomac a ainsi la position d'une bouteille renversée et le contenu est aidé à en sortir par la gravitation. Si l'on se couche du côté gauche, l'opération ressemble plutôt à celle qui consiste à prendre à l'eau d'un puits. Une fois endormi, laissez au corps liberté entière de position. Si l'on dort couché à plat sur le dos, surtout après un repas copieux, le poids des organes digestifs et celui de la nourriture, reposant sur la grande veine du corps près de l'épine dorsale, la comprime et arrête, plus ou moins, la circulation du sang. En cas d'arrêt partiel, le sommeil est troublé par des rêves désagréables, et après un repas récent et copieux, des sensations diverses, telles que la chute dans un précipice, la chasse d'un animal sauvage ou tout autre grand danger imminent, avec les efforts désespérés de se tirer de là, nous réveillent en sursaut, tremblants, en transpiration, éreintés. On ne doit jamais bien manger avant de se coucher ; cette mauvaise habitude est la cause des cauchemars, des morts subites même.

Dr. SPIRE.

Bonne leçon

Un gentilhomme de la maison de Louis XII avait maltraité un paysan. Le roi, qui en fut instruit, ordonna qu'on retranchât le pain à ce gentilhomme, et qu'on ne lui servit que du vin et de la viande. L'officier s'en étant plaint au roi. Sa Majesté lui demanda si le vin et les mets qu'on lui servait ne lui suffisaient pas. Sur la réponse qu'il lui fit que le pain était l'essentiel, le roi lui dit avec sévérité : Eh ! pourquoi donc êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main ?

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE TROISIÈME (Suite)

DU 14 AU 21 FÉVRIER.

MA CHÈRE MÈRE ET MON BON AMI,

Vendredi, 14 février. — Hier au soir, je vous donnais les heures de mon règlement ; et la première chose que j'ai faite ce matin, ça été d'y manquer. Aussi voyez la tentation qui m'arrivait pendant la messe.

“M. le Vice-Recteur, cet avant-midi on doit chanter une messe (à 10½ heures) dans la catacombe de Saint-Valentin ; et après la messe M. de Rossi donnera une conférence qui, je crois, vous intéressera. Nous partirons à 9¾ heures, et nous serons heureux de jouir de votre compagnie—Votre très humble et respectueux J. A. Saint-Germain.”

A 9½ heures je partais. A 10 heures nous franchissions la porte du peuple, au nord de la ville, et un mille plus loin, dans la campagne, par une ouverture pratiquée dans la colline, nous entrons, précédés, accompagnés, suivis d'une foule de personnes, dans la catacombe.

Les catacombes sont de longs souterrains, ramifiés en tous sens, qui servaient de cimetière aux premiers chrétiens de Rome. Je laisse à *de Blésier* le soin de vous en donner la description et de vous en faire l'histoire.

Pas loin de l'entrée, s'ouvre une assez large salle, au milieu de laquelle s'élève l'autel. La foule se presse à l'entour du célébrant. Je m'enfonce dans un des six corridors qui laissent voir de trois côtés leurs gueules noires, et leurs entrailles ténébreuses, éclairées de distance en distance par une maigre chandelle. Je m'éloigne, prenant une nouvelle route tantôt à droite, tantôt à gauche ; l'allée se rétrécit, s'élargit. Le tuf

sous vos pieds, sur vos côtés, au-dessus de votre tête. Dans les parois, vous voyez les excavations, où étaient déposés les corps. Je m'avance toujours.

Le chant m'arrive voilé, lointain, mystérieux. Vient-il de gauche, vient-il de droite, de dessous terre, l'oreille ne peut saisir le foyer d'où il part, tantôt faible et mourant, tantôt grossissant par un effet de l'écho comme un tonnerre.

C'était beau, nouveau. Je m'assis, priant, méditant, rêveur. Les ombres des premiers chrétiens, qui avaient assisté dans ces lieux au saint sacrifice, pendant les persécutions, peut-être à la veille de leur martyre, me hantaient. Je me réjouissais de fouler le sol sanctifié tant de fois de leurs pas et de leurs prières. Je me trouvais transporté dix-huit siècles en arrière ; je voyais, j'entendais comme le prolongement et l'écho d'un passé béni, renouvelé, ressuscité.

A la porte de la catacombe, on est à déblayer une ancienne basilique, consacrée à S. Valentin. C'est là que M. de Rossi, le plus éminent des archéologues de Rome, donna sa conférence. Elle fut intéressante. Nous étions debout sur des décombres, tout entourés de vieilles inscriptions sur marbres, la plupart brisés. Vis-à-moi s'en trouvait une toute entière. Je la copiai, la voici.

“Hic jacet Ionianius nutritor et papas trium fratrum depositus Tridie idus Augustas, Honorio Aug. VI. Benemerenti in pace vixit P. M. XI — Ici repose Jonianius père nourricier de trois frères, inhumé le trois des ides d'août, la sixième année du règne d'Honorius. En faisant le bien, il vécut en paix, année...? Je laisse aux antiquaires d'expliquer le chiffre. Comme sur les croix du cimetière de St.-Lin on rencontre des inscriptions qui blessent la grammaire française, ainsi dans les catacombes la grammaire latine n'était plus respectée. Cette épitaphe renferme trois fautes de latin.—

J'achetai une grammaire et un dictionnaire italiens. Et je rentrai chez nous à quatre heures ; et depuis ma plume trotte, voulant gagner le temps perdu, Bonsoir !

Cependant après le souper, j'eus une petite distraction,

M. Desjardins étant venu faire avec moi un bout de veillée Il était un peu découragé de certaines nouvelles qu'il avait reçues. Pour moi, je trouve que tout va bien.

Samedi, 15 février. — Encore une brèche à mon règlement. A dix heures et trois-quarts je partais pour la Propagande, où j'ai été remettre une lettre au cardinal Simeoni.

Franchement la Providence est bonne. Pour entrer ma quatrième question, j'attends que Mgr Jacobini soit bien. Pour la troisième, je ne savais par quel bout la toucher ; j'avais peur de froisser certains intérêts qu'il importe de ménager, et j'attendais les événements. Ne voilà-t-il pas que, par la maladresse de nos adversaires, la question est amenée devant le cardinal Simeoni. Je l'ai appris hier par le Dr Desjardins. Vous pouvez croire si j'ai saisi la balle au bond. De suite le matin, j'ai écrit au Cardinal, lui demandant de ne pas répondre avant de m'avoir vu, et lui laissant entrevoir les atouts que j'avais à apporter dans le jeu. Maintenant je suis certain qu'il va désirer avoir un mémoire. Ma position se trouve excellente. Je donnerai tout simplement des explications, et ce sont les autres qui auront apporté la question sur le tapis. La tournure que prend cette affaire m'est un grand soulagement.

Je m'attends à ce que les dissidents de l'Ecole feront de l'opposition aux amendements à la charte que présente la majorité de l'Ecole. Cela ne me regarde pas. Mes nouveaux arrangements avec l'Ecole ne pourront être conclus que lorsqu'elle aura réussi à amender dûment sa charte : ce qu'elle fait à ses risques et dépens. Si les dissidents veulent se rendre désagréables à Rome par leur opposition ; s'ils veulent ruiner leur Ecole par des divisions intestines, c'est leur affaire. Ce qui pourrait leur arriver de plus mal, ce serait de réussir à faire rejeter ou remettre le bill.

Qu'il passe ou ne passe pas, mon affaire est toujours belle ; selon la position que ces messieurs nous feront, je me mettrai sur un pied ou sur l'autre. Je vous dit ceci afin que l'intérêt fraternel et maternel que vous portez au succès de mon entreprise, ne s'inquiète pas des oppositions que l'on pourra faire à

Québec. Elles ne peuvent faire tort au plan que je poursuis.

Après dîner, travail jusqu'à cinq heures, alors que MM. Cousineau et Saint-Germain viennent me porter un paquet de journaux. A 5½ heures souper avec du bon thé ; ce dont j'ai besoin de temps en temps pour me relever les nerfs. Le vin est plus nourrissant, mais le thé est dans les habitudes d'un Canadien.

A 7 heures, chez le Cardinal Simeoni avec M. Desjardins, nous l'avons déterminé à télégraphier lui-même à Mgr. Fabre que ce que nous faisons est agréable au Saint-Siège, cela en sus des lettres que nous avons. Un télégramme, de la part du Préfet de la Congrégation, témoigne, plus qu'on ne peut le dire, du désir de la Cour de Rome de voir réussir notre projet. Maintenant vienne l'opposition que voudra. Tant pis pour elle ! Si elle réussit grâce aux passions du moment, son triomphe sera de courte durée. Pour nous, notre cause est appuyée sur le roc solide, à elle la durée, l'avenir et la victoire définitive.

J'attends une réponse à ma lettre du Havre, mardi, mercredi soir au plus tard. Je ne m'impatienterai pas auparavant. Je ne veux pas faire comme une certaine cousine, prendre mes désirs pour une réalité, et vouloir que les lettres aillent plus vite que la malle. Si je ne reçois pas cette réponse mercredi, je gronderai, mais pas contre vous ; car j'ai deviné que vous ne pourriez pas me négliger. Je gronderai contre la mer, le vaisseau, le chemin de fer, et ces lambins de facteurs italiens. Bonsoir !

Dimanche 16 Février.—Cet avant-midi s'est passé comme un jour de semaine. L'après-midi a été consacré à visiter les sanctuaires, suivez-moi *via Magenta, Solferino, Piazza Cinquecento, via Vinimale, Tirino, Piazza di S. Maria Maggiore, via Merulana*, et nous voici à St.-Jean de Latran.

(A suivre)

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE XII

Lorsque l'Angelus eut sonné midi, les enfants se mirent à table, et toutes les novices commencèrent le service, assistées même de plusieurs sœurs à voile noir qui, pour partager le plaisir de servir la famille adoptive, se promenaient le long des tables en fausses manches et en tablier blanc.

Sœur M. de Ste Madeleine, on le devine, était du service, et l'attrait irrésistible qui la portait vers Augustine lui fit trouver plus d'une fois, pendant le repas, l'occasion de glisser un mot à l'oreille de sa protégée. Ainsi encouragée, quand le dîner fut fini et que tout le monde s'abandonnait à l'admiration en présence des merveilles du jardin, Augustine, les yeux baissés hasarda de lui dire avec timidité en l'approchant :

Mère, n'est-ce pas que vous avez bien prié pour moi l'autre soir quand je vous ai fait attendre si longtemps à la chapelle ?

Oui, répondit la Sœur étonnée de cette question, et elle ajouta aussitôt : Je crois que bien d'autres ont prié pour vous, tant avant que pendant la retraite. A propos l'avez-vous aimée cette retraite ?

Je ne puis pas le dire assez, reprit vivement Augustine. Je n'ai jamais rien entendu de semblable. Peut-être si j'avais..... Mais elle s'arrêta tout court et sa figure devint écarlate.

Dieu connaît mieux que nous le temps favorable, poursuivit doucement la novice, et il choisit toujours le moment où nous sommes le mieux disposées à l'écouter. Vous avez communiqué aussi n'est-ce pas ?

Oui, Mère, pour la première fois depuis des années. Alors c'était avec mon père, mais elle s'arrêta encore et ce fut un véritable soulagement pour elle aussi bien que pour Sœur M. de Ste Madeleine quand Ernestine arriva tout-à-coup et dit vivement :

O mère, quel bonheur ! je dois entrer aujourd'hui chez les Madeleines ! C'est notre Mère qui vient de me le dire !

Entrer chez les Madeleines ! s'écria Augustine avec tristesse. Alors je ne pourrai plus vous voir, Ernestine ! Oh ! que vais-je faire sans vous ?

Ne pleurez pas, chère Augustine, reprit affectueusement Ernestine car vous empoisonneriez toute ma joie. D'ailleurs ce ne sera pas long, car vous me rejoindrez bientôt, j'en suis sûre.

Le voudra-t-elle bien elle-même, demanda Sœur M. de Ste-Madeleine qui trouvait plaisante la nature de la consolation offerte par Ernestine à son amie ?

Ernestine n'entendit pas cette question, car elle s'était retournée pour répondre à une de ses compagnes qui venait de lui parler.

Mais Augustine leva vers la jeune sœur son regard timide et lui dit à voix basse :

Mère, j'y ai songé toute la journée, depuis... depuis... ajouta-t-elle en luttant contre sa timidité naturelle, puis elle continua avec plus d'assurance : Depuis que je L'ai reçu ce matin. Car il m'a semblé alors que j'étais réellement à ses pieds avec Madeleine et qu'il m'invitait lui-même à y demeurer toujours.

Sœur M. de Ste-Madeleine était trop émue pour pouvoir répondre de suite par aucune parole, mais le rayonnement profond de son regard tranquille et de toute sa physionomie s'accrut encore et il sembla à Augustine qu'elle puisait dans la splendeur de ce regard à la fois la sympathie et l'encouragement.

Une minute après, Sœur M. de St Anselme frappa dans ses mains et annonça que la Mère Provinciale allait venir faire sa visite au jardin. Une véritable explosion de satisfaction accueillit cette nouvelle, car la supérieure qui était chérie de toutes avait été pour plus d'un mois retenue à l'infirmerie par une grave maladie. Une nouvelle explosion de joie acclama le grand fauteuil dans lequel elle s'approchait et les enfants se portèrent en foule autour d'elle pour pouvoir lui parler ou en recevoir une parole. L'ordre ne se rétablit que lorsque Sœur M. de St Anselme, craignant que le bruit et la chaleur ne fussent pour la malade un excès de fatigue, les fit toutes asseoir sur le gazon. Alors par petits groupes de deux ou trois elles purent toutes s'approcher les unes après les autres et la bonne Mère écouta tout ce qu'elles avaient à dire de la retraite, jetait de temps en temps avec un tact qui ne se trahissait jamais, une phrase, ou même une seule parole, justement proportionnée à l'intelligence de celle à qui elle était adressée, et propre à toucher son cœur, à purifier ou à élever par un motif surnaturel ses aspirations à la vertu. Quand ces entretiens privés furent terminés, Sœur Assistante, prenant la parole, dit à haute voix :

Notre Mère a aujourd'hui tout un assortiment de nouvelles. Elle aimerait à vous en apprendre quelques-unes : mais peut-être êtes-vous maintenant si saintes après votre retraite que vous ne occupez plus de nouvelles.

Oh ! vous croyez ! répétèrent en chœur des voix sonores. Et une voix plus forte et plus vivante ajouta :

Enfants, faites silence, et écoutons ce qu'a à nous dire la Mère Provinciale.

Non certes, dit en riant la Supérieure, vous ne saurez pas si facilement ; vous allez essayer d'abord de le deviner.

Suivit alors une multitude de suppositions et de demandes toutes plus impossibles et plus improbables les unes que les autres, jusqu'à ce qu'une mit le comble de l'absurdité en demandant si ce n'était pas la Reine qui avait écrit à la Supérieure pour demander qu'on fit désormais son blanchissage au couvent. La Mère Provinciale laissa se calmer le formidable éclat de rire qu'avait soulevé cette étrange opinion et elle ajouta : Je vois que vous ne le devinerez

jamais ; ainsi je ferai aussi bien de vous le dire de suite. Mais d'abord promettez-moi que vous allez bien accueillir ce que j'ai à vous demander.

Mais ! ô Mère Provinciale, c'est donc quelque chose que nous n'aimerons pas, s'écria l'une des enfants. Alors c'est une véritable honte de nous le dire aujourd'hui.

Je crois en effet que ce ne sera pas de votre goût d'abord, reprit la Supérieure, mais quand vous aurez réfléchi, j'espère que vous verrez la chose dans une autre lumière. Vous vous souvenez d'Elisabeth, n'est-ce pas ?

Le nuage qui passa en ce moment sur toutes les figures fit voir qu'on ne s'en souvenait que trop. L'une des enfants ajouta avec aigreur :

Si nous nous en souvenons ! J'oserai dire que oui. En tous cas, en quelque lieu qu'elle soit, nous lui voulons peu de bien.

Ce sentiment rencontra évidemment l'approbation unanime, mais la Supérieure voulait gagner sa cause et sans donner à l'opposition le temps de se fortifier, elle s'adressa aussitôt à la fille qui venait de parler et la fixant du regard de manière à la forcer elle-même à baisser les yeux, elle ajouta :

Eh bien ! voici la nouvelle que j'ai à vous apprendre. Elisabeth est dangereusement malade et selon toute probabilité va mourir. Nous avons consenti à la reprendre dans la maison et, quoique je ne puisse pas supposer que vous ayez complètement oublié le passé, j'espère pourtant que vous aurez assez pardonné pour la recevoir avec bonté.

Il y eut un silence de mort. Bien qu'aucune n'osât faire une opposition ouverte, le nuage qui assombrissait tous les fronts et le murmure qui courait sur toutes les lèvres disaient assez que les chances de paix et de confort seraient assez faibles pour Elisabeth si elle hasardait de revenir parmi elles. Enfin l'une des enfants prenant la parole parla d'une voix ferme quoique polie au nom de toutes les autres.

Ne l'amenez pas ici, Mère, dit-elle, ne l'amenez pas. Ce n'est pas que nous voulions vous contrarier en aucune manière, mais si on la ramenait parmi nous, nous ne pourrions pas retenir nos langues et peut-être nos mains.

Oui ! oui ! Mère Provinciale, interrompit tout un chœur de voix, c'est ce que nous pensons toutes : ne la ramenez pas ici. Nous ne l'aimons pas et nous n'en voulons pas parmi nous.

Que vais-je donc en faire alors, reprit la supérieure gravement ? Dois-je la laisser mourir dans la rue ? Et dans ce cas quelle est celle d'entre vous qui voudra répondre à Dieu de son âme ?

Ne peut-elle pas aller à l'hôpital, demanda Catherine ? C'est tout ce qu'il faut pour elle et ses semblables ; au moins là elle n'aura plus l'occasion de faire des mensonges sur le compte des Mères.

La supérieure chercha du regard Sr. M. de St-Anselme comme

pour lui demander appui et cette dernière, prenant la parole, dit à haute voix :

Enfants, j'ai honte de vous. Voici que Mère Provinciale vous demande une faveur, et malade comme elle est vous avez le cœur de la lui refuser.

Il n'est rien autre chose que nous voudrions lui refuser, reprit Virginie.

Mais c'est cela qu'elle vous demande et elle ne veut rien autre chose, vous ne le savez que trop bien. Est-ce là votre générosité ? Est-ce là votre zèle pour le salut des âmes ? Est-ce là ce qu'on vous a enseigné pendant la retraite ? Et après tout la malheureuse enfant dont il s'agit ne vous a rien fait personnellement.

Non, mais elle en a fait des siennes contre les Mères, interrompirent deux ou trois voix. et c'est bien pis que si c'était contre nous.

Mais, mes chères enfants, reprit la Supérieure, souvenez-vous que ce sont vos mères elles-mêmes qui désirent si ardemment la recevoir. Resterez-vous insensibles quand elles ne demandent qu'à pardonner ? Allons ! ce n'est pas possible et que toutes celles qui veulent se montrer bonnes et généreuses lèvent la main.

Elle s'arrêta et leva vers le ciel son regard débordant de douceur comme pour demander l'esprit de miséricorde que la terre trop souvent refuse à la terre.

Les enfants furent touchées. Elles aimaient tendrement leur Supérieure ; elles virent sur sa figure pâle les traces de la longue maladie qui l'avait retenue absente pendant des mois ; elles sentirent instinctivement que c'était peut-être la dernière fois qu'elles la possédaient au milieu d'elles, qu'elles pourraient avoir le bonheur de réjouir son cœur en se rendant à ses désirs. Il y eut ça et là des chuchotements, et alors, comme d'un commun accord, toutes les mains furent levées, même celles de la bouillante Catherine et de l'indignée Virginie qui cédèrent à l'impulsion générale et votèrent avec les autres.

Un sourire de réelle satisfaction illumina la figure de la Mère qui reprit avec chaleur : Merci, mes chères enfants. Maintenant je suis vraiment heureuse ; maintenant je vois que vous aimez sincèrement le bon Dieu et je reconnais véritablement en vous mes enfants. A présent dites-moi : Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous en retour de ce que vous venez de faire pour moi ?

Oh oui ! Mère Provinciale, fut l'exclamation générale, oh oui ! permettez-nous d'aller au jardin de la communauté.

Très bien, mes enfants, vous irez au jardin de la communauté dans le courant de l'après-midi, peut-être serai-je capable, après le souper, de vous regarder encore de ma fenêtre. Et maintenant je dois vous quitter car je suis très fatiguée, mais souvenez-vous que je tiens toujours mes promesses et j'attends que vous teniez aussi les vôtres au sujet d'Elisabeth et que vous la receviez avec bienveillance quand elle viendra.